

BULLETIN CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

Werner Vycichl, *Der Umlaut in den Berbersprachen Nordafrikas. Eine Einführung in die berberische Sprachgeschichte*, dans „Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes“, LII, 1955, pp. 304—323.

Dans cet important article Werner Vycichl cherche à démontrer l'existence d'une assimilation vocalique (en allemand Umlaut) dans le berbère, idée qu'il a exposé déjà en partie dans une de ses études antérieures, à savoir dans *Der Umlaut im Berberischen des Djebel Nefousa in Tripolitaniën* (dans „Annali dell' Instituto Orientale di Napoli“, 1954, pp. 145—152). Il s'agit ici d'une assimilation régressive. La partie finale de cet article (pp. 321—323) est consacrée au problème des préfixes nominaux m. a-, f. ta-, pl. m. i-, pl. f. ti- par lesquels commencent pour la plupart les noms berbères et qui forment aujourd'hui un tout inséparable avec le nom, quoiqu'autrefois, à l'époque romaine, et jusqu'aux temps arabes, ils n'étaient pas indissolublement unis aux noms. M. Vycichl revient à ce dernier problème dans un autre article, plus récent, à savoir *L'article défini du berbère* (dans: *Mémorial André Basset*, Paris, 1957, pp. 139—146).

Quelques remarques: p. 310, § 21. Le mot *amēqsa* dans le parler berbère de Sened qui serait, selon M. Vycichl, „urverwandt mit arabisch *qutā* 'Gurke'“ me paraît plutôt être d'origine punique; on le doit rapprocher de l'hébreux *mikšā* „champ de concombres“. — p. 317 § 51 et p. 321 § 67. Le nom de lieu *اڭلمام* *Āǧelmam* (aussi: *Agelmam*, du berbère *agelmam* „étang“) situé dans le Gebel Nefūsa (voir à ce propos aš-Šammāhī [XVI^e s.], *Kitāb as-Siyar*, éd. autographiée, le Caire, 1301 h., p. 326) est nommé *اڭلمام* *Ūḥalmam* (pour *اڭلمام* **Ūǧalmam*, lire *Uǧalmam*) dans le *Kitāb as-Siyar* d'al-Wisyanī, un auteur ibādite du XII^e siècle de n. è. (voir ms. de la collection du feu Smogorzewski, n° 277, p. 22; sur al-Wisyanī et son ouvrage, voir T. Lewicki, *Études ibādites nord-africaines*. Partie I, Warszawa 1955, pp. 11—13). Suivant al-Wisyanī, ce lieu est connu dès les premiers temps de l'islamisation du Gebel Nefūsa, c'est à dire apparemment du commencement du VIII^e siècle de n. è. On voit ainsi le changement du préfixe nominal a- en u- à une époque très ancienne. Ajoutons qu'il y avait aussi un nom propre masculin berbère *اڭلمام* *Ġelmām* (pour: *Ġelmām*), dont on connaît l'existence grâce à al-Wisyanī (p. 50 du ms. de Smogorzewski),

et qui doit, lui aussi, être rapproché du berbère *agelmam* „étang“, avec la chute de la voyelle initiale. Le mot berbère *agellid* „roi“ était jadis privé de la voyelle initiale. C'est en effet un **galid* ou **gallid* qu'on doit voir dans *القليد* *al-kalid* (*al-kallid*), nom donné par Ibn Kuzmān aux dignitaires almoravides (voir „Hesperis“, XVI, p. 169). Déjà R. Basset (*Les sanctuaires du Djebel Nefousa*, JAs, 1899, p. 110) a rapproché d'*agellid* (var. *aǧellid* et *aǧellid*) le nom propre berbère *جليداسن* *Ǧalidāsen* (*Ǧallidāsen*, *Ǧellidāsen*) connu des chroniques ibādites nord-africaines et qui est probablement le même que *Ialidasen* du Corippe (*Johannide*, VII, 436); l'élément final *-asen* étant le pronom personnel suffixe masculin pluriel complément d'un nom (Basset, op. cit., p. 111). Je crois aussi que c'est à *agellid/aǧellid* qu'on doit rattacher les noms propres nord-africains modernes *Ǧelid*, *Ǧellid* et *Ǧellit* (m.) et *Ǧelida* (f.); voir à ce propos *Vocabulaire destiné à fixer la transcription en français des noms des indigènes*, Alger 1891, p. 129. Selon l'historien nord-africain Ibn Hammād (1150—1230), l'aïeul de la tribu berbère de Zanāta était appelé *اڭنا* *Ǧānā* par les Arabes et *اڭنا* *Aǧānā* par les Berbères (*Histoire des rois 'obaidides* par Ibn Hammād, éd. et trad. par M. Vonderheyden, Alger—Paris 1927), texte arabe, p. 18 et trad., p. 33. Ajoutons ici le nom berbère de la tribu de Zanāta était d'après Ibn Haldūn *Žanāt* ou *Žanāten* (Ibn Haldūn, *Histoires des Berbères*, éd. de Slane, nouvelle édition, t. III, Paris 1934, p. 190—p. 322 § 72. La région saharienne Souf, dont le nom signifie „fleuve“ et dont la population est d'origine zénète, est appelée, dans l'ouvrage d'al-Wisyanī (XII^e siècle) *سوف* *Sūf* (ms. de Smogorzewski, p. 74, 77) ou *اسوف* *Asūf* (ibid., p. 72, 78, 99, 150), c'est à dire sans et avec le préfixe nominal a-.

T. Lewicki

Akademija Nauk SSSR (Académie des Sciences de l'URSS). *Palestinskij Sbornik* (*Recueil Palestinien*), fasc. 4/67. Éditions de l'Académie des Sciences de l'URSS, Moscou—Léninegrad 1959.

Le nouveau fascicule de cette intéressante revue dirigée par Mme N. V. Pigulevskaja, est dédié à V. V. Struve, éminent historien de l'Ancien Proche-Orient, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance. C'est un volume de 246 pages où les contributions touchant l'histoire, la culture et les langues de l'Ancien Proche-Orient tiennent sûrement la première place à côté de deux articles ayant trait au Proche-Orient musulman. Nous en allons analyser brièvement le contenu.

M. P. V. Ernstedt (Jernstedt), *Dva administrativnyx koptskix pisma arabskogo vremeni* (*Two administrative coptic letters of the Arabic time*) (pp. 5—11) étudie deux documents coptes écrits sur le papyrus

d'un contenu administratif provenant de l'époque arabe. Le premier de ces documents fait partie de la collection du Musée des Beaux Arts (Gosudarstvennij Muzej Izobrazitelnyx Iskusstv im. A. S. Puškina) à Moscou (n° I, 1. 6. 689), tandis que le second appartient à la collection de Turin (éd. en fac-similé de F. Rossi, I papiri copti del Museo Egizio di Torino, Turin 1887, vol. I, tav. IV). La lettre copte du Musée des Beaux Arts de Moscou est écrite sur le verso d'un papyrus, dont le recto contient un texte arabe, plus ancien que le texte copte, mais dont une partie seulement s'est conservée. Le texte copte est écrit dans le dialecte de Fayyūm. Il a été expédié par Iṣṣē fils de Xēδ (la troisième lettre de dernier nom est illisible). Le premier de ces noms qui sont écrits en caractères grecs correspond, selon M. Ernstedt à l'arabe *Yaḥyā*.

Quant au second de ces documents, écrit en dialecte de Ṣa'id il est connu déjà d'une reproduction donnée par Rossi lequel n'a cependant pas essayé d'en étudier le texte. M. Ernstedt donne en imprimé le texte copte du document, ainsi que celui d'une notice grecque qui le suit et dont quelques lettres seulement sont lisibles; il y ajoute la traduction russe et les notes philologiques. Le texte copte concerne une localité (dans le texte *almensil*, à comparer l'arabe *al-manzil* „station“, „relais“), nommé *Pinarašt*. Aux remarques de M. Ernstedt il faudrait ajouter que la forme arabe du nom de cette localité, dont la localisation nous échappe, est نشرت *N. š. rt*, avec la métathèse de la deuxième et de la troisième syllabe (voir E. Amélinau, *Géographie d'Égypte à l'époque copte*, Paris, 1893, p. 348). Parmi les emprunts arabes qui figurent dans ce document, notons le mot copte *alpara*, à rapprocher de l'arabe *al-barā'a* „quittance“.

M. A. M. Gazov-Ginzberg (A. M. Gasov-Ginsberg), *‘Ār — strana Mō'āba* (*‘Ār — the land of Mō'āb*) (pp. 12—16), étudie d'une manière détaillée l'ancien nom géographique *‘Ār* connu de la Bible et tenu par les Palestnologues pour l'appellation de la capitale de l'Etat de Mō'āb ou bien pour le nom d'un pays faisant partie de celui de Mō'āb. M. Gazov-Ginzberg partage ce dernier avis et identifie *‘Ār* (qui n'est pour lui qu'un correspondant de l'arabe *gār* „cavité“, „creux“, „bas-fond“, apparenté au mot arabe *gawr* „terrain bas“, „bas-fond“) avec *al-Gawr* (aujourd'hui *al-Gōr*), nom d'une cavité traversée par le Jourdain, bordée au nord du lac de Tiberiade et au sud des côtes septentrionales de la Mer Morte. L'auteur semble ignorer qu'*al-Gawr* est un nom assez ancien (il est cité déjà dans la première moitié du X^e siècle par le géographe arabe al-Iṣṭahri, B. G. A., I, p. 58); à comparer aussi: *Gawr Filastin*, cité vers 767 par Ibn Ishāk (at-Ṭabarī, I, 2125). Il ne faut pas oublier cependant que les limites du pays biblique de Mō'āb ne dépassaient pas, au nord la ville ancienne de Hesbōn, tandis que *al-Gōr* actuel appartenait aux tribus israélites de Ruben, de Gad et d'autres encore.

C'est également à l'ancienne Palestine que nous ramène un article de Mme K. V. Starkova, *Ustav dla všego obščestva Izraila v konečnye dni* (*The reglament for the whole of Israel Society in its last days*) (p. 17—72). C'est une belle traduction russe du Manuel de discipline, un curieux document, lié probablement avec la communauté des Esséniens, découvert dernièrement près de la Mer Morte et publié par MM. Millar Burrows, John C. Trever et William H. Brownlee (1951). Ce document a été déjà traduit en différentes langues européennes et il a été l'objet de plusieurs études. Mme Starkova nous en donne dans l'introduction qui précède sa traduction, une riche bibliographie. La traduction russe est divisée en onze „tables“ (selon la division du manuscrit en onze colonnes); chaque chapitre est suivi d'un important commentaire philologique très détaillé.

Dans son article: *O torgovyx svyaziach Armenii s Siriej v antičnoe vremja* (*The trade relations between Armenia and Syria in ancient time*) (pp. 73—78), M. G. A. Tiracjan (Tirazjan, Tyratzjan) démontre, en se basant sur les résultats des travaux archéologiques à Garni menés dès 1949 par une équipe de l'Académie des Sciences de l'Arménie (les objets de verre syriens importés en Arménie), qu'il y avait, aux I—II siècles de n. è., de vives relations commerciales entre l'Arménie et la Syrie. Les imports syriens arrivaient en Arménie par la voie qui traversait Edesse et Nisibis, pour aboutir à Artaxata. De côté, Arménie exportait en Syrie entre autres de divers espèces des teintures, des pierres et des plantes. De l'existence des relations commerciales très animées entre l'Arménie et la Syrie témoignent aussi les nombreux emprunts syriens à la terminologie commerciale arménienne.

Mme N. V. Pigulevskaja, *Edesskaja xronika* (*Chronique d'Edesse*) (pp. 79—96) donne une traduction russe de l'importante chronique syriaque d'Edesse (Cod. Vat. CLXIII) que nous connaissons de deux éditions: celle d'Assemani (1719) et celle de L. Hallier (1893) et qui contient d'intéressantes informations concernant l'histoire d'Edesse et du Proche-Orient. La traduction russe de Mme Pigulevskaja est précédée d'une introduction dans laquelle la savante syriacisante russe analyse les sources de la dite chronique (à ces sources appartiennent entre autres les matériaux provenant des archives des anciens rois d'Edesse, matériaux des archives de l'évêché d'Edesse, la chronique mondiale d'Antioche, quelques chroniques syriennes, aujourd'hui disparues, et des informations orales obtenues par l'auteur de la chronique d'Edesse lui-même); elle établit aussi la date de sa terminaison. Selon Mme Pigulevskaja la chronique en question a été terminée en 851 (540 de n. è.). Mme Pigulevskaja analyse aussi le contenu de la chronique d'Edesse où abondent surtout les données concernant l'histoire d'Edesse et des évêques de cette ville. Suivant son opinion, la chronique d'Edesse qui est très courte (le manuscrit unique de Vatican

ne comprend que six feuilles de texte) doit être un abrégé d'une autre chronique beaucoup plus étendue, aujourd'hui disparue.

Très importante pour notre connaissance de l'histoire de l'Arabie du Sud à l'époque préislamique est l'étude de M. A. G. Lundin, *Socialnoe rassloenie v južnoj Aravii VI v. n. e.* (*Social class division in South Arabia during the 6th century*) (pp. 97—111) qui est consacrée à l'analyse de la structure sociale de l'Arabie du Sud au VI^e siècle de n. è. L'auteur, en se basant surtout sur les inscriptions sud-arabes de cette époque, établit l'existence dans ce pays de divers groupes sociaux dont il étudie la situation. Outre les esclaves rarement mentionnés dans les inscriptions en question qui faisaient partie d'ailleurs des familles himyarites (à l'instar des esclaves romains) il y avait aussi des artisans, qui vivaient quelque fois dans des conditions très difficiles et les guerriers (*tsbāt*) ou peuple commun (*š'b*) qui jouissaient de tous les droits. La classe supérieure des communes sud-arabes se composait des propriétaires (*mhrt*) et des *kabir* (*kbr* plur. *kbwr*), chefs de ces communes. L'aristocratie de la société himyarite au VI^e siècle s'appelait *mr's*. C'est à cette classe sociale qu'appartenaient les chefs militaires (*mkt*). À la tête de l'aristocratie himyarite au VI^e siècle de n. è. étaient les *kayl* (*kyl* ou *kwl*, plur. *'kwl*), maîtres ou gouverneurs de différentes parties de l'Etat himyarite (ainsi p. ex. on sait que les *kayl* de la famille de Yaz'an étaient maîtres de la partie occidentale de Haḍramawt dans la région de Nišāb et de Ḥuṣn al-Ḡurāb). Ces *kayl* qui étaient au nombre de 8 dans la première moitié du VI^e siècle, possédaient leurs propres forces armées, assez nombreuses, des clients (*gr*) et des propriétés foncières. À côté de ces classes sociales, les inscriptions himyarites du VI^e siècle mentionnent les Bédouins (*'rbn*), tribus arabes du Nord soit nomades soit sédentaires, qui entraient partiellement dans la composition de l'Etat himyarite.

M. L. E. Kubbel, *O nekotoryx čertax voennoj systemy khalifata Omajjadov* (*Sur le système militaire des Omeyyades*) (pp. 112—132), étudie l'organisation des forces armées du califat des Omeyyades (661—750), qui est connue d'une façon très insuffisante (ce problème n'est étudié que dans un chapitre de l'ouvrage capital de Kremer, *Culturgeschichte des Orients* et dans une monographie de N. Fries, *Das Heereswesen der Araber zur Zeit der Omajjaden* 1921). M. Kubbel en analysant les données ayant trait à cette question et contenues dans les ouvrages historiques d'at-Ṭabarī, d'al-Balāḍuri, d'al-Ya'qubī, d'ad-Dīnawarī et d'Ibn al-A'īr établit que l'élément principal de l'armée était constituée par les *ḡund* recrutés dans des camps militaires arabes de Baṣra et de Kūfa en Irak, de Damas, de Hims et de Ḳinnasrīn en Syrie, de Fustāt en Egypte, de Šīrāz et de Šuster en Iran et de Merw en Khorasan. Les guerriers faisant partie des *ḡund* syriens étaient plus favorisés par les kalifes omeyyades que les membres des autres

ḡund (ils recevaient une solde de 800 à 1000 dirhems par an, tandis que les membres des autres *ḡund* n'obtenaient qu'une solde de 300—600 dirhems par an). Dans les détachements militaires constitués par les guerriers de *ḡund* il y avait aussi de grandes quantités d'esclaves qui constituaient une force que l'on armait en cas de besoin. À côté des esclaves il y avait aussi des clients, en arabe *mawlā* (des tribus entières ou des individus particuliers) qui étaient armés et qui prenaient part dans la bataille. Ces *mawlā* étaient entretenus en partie par leurs patrons et en partie par l'État. Il y avait aussi les gens dits *šākiriya* qui n'étaient suivant M. Kubbel que les servants ou la suite d'un personnage important (non mercénaires) entretenus par le personnage en question. Un important rôle jouaient aussi les contingents composés des *dimmi* qui formaient des détachements militaires, particuliers, commandés par leurs propres chefs. Ils n'étaient pas payés par l'État, mais ils participaient dans la distribution du butin. Les détachements de *dimmi* sont surtout connus par les guerres que les kalifes omeyyades faisaient en Asie Centrale et dans le Sud du Caucase. Il y avait, dans l'armée omeyyade, aussi des mercénaires (en arabe *fard*, pl. *furūd*) qui ne constituaient cependant qu'une petite partie de cette armée. À côté de tous ces détachements militaires, nous observons aussi, à partir d'environ 710 de n. è., l'existence de nombreux contingents de volontaires, dont al-Balāḍuri cite *al-Kikāniya* — détachements berbères ainsi nommés d'après leur organisateur, *ad-Dawāniya* — détachements des archers de Bukhara et les détachements de liaison composés des *mawlā* formés par Sulaymān b. Hišām. Ces détachements de volontaires étaient indépendante du haut commandement et combattaient à leurs propres risques et périls. Outre ces détachements, il existait sous les Omeyyades des contingents de police militaire (*šurṭa*) et de la garde (*ḡaras*). On voit donc que l'armée omeyyade était composée d'un noyau privilégié arabe et de plusieurs autres troupes qui ne jouissaient pas des mêmes droits. Mais aussi il y avait de grandes différences entre les groupes particuliers de guerriers arabes, ainsi p. ex., entre les piétons et les cavaliers; ces derniers avaient droit à une part du butin trois fois plus grande que celle des piétons. Les patrons pouvaient recevoir la part de leurs *mawlā*. Ces différences sociales et économiques qui divisaient les différents groupes de l'armée omeyyade étaient la cause de plusieurs révoltes et affaiblissaient la force militaire de cette armée.

M. R. M. Bartikjan, *Armianskie istočniki dlja izučeniya istorii pavlikianskogo dviženija* (*Armenian sources for the study of the Paulicians movement history*) (pp. 133—146) examine les écrits arméniens concernant les hérétiques chrétiens, dits Pauliciens. Ces écrits, surtout le discours de Catholikos arménien, Jean d'Odzunn (717—728), constituaient les plus anciens documents ayant trait à cette hérésie et

devançaient de beaucoup les sources byzantines: les chroniques de Nicéphore et de Théophane. Les sources arméniennes nous fournissent aussi de nouveaux faits concernant le mouvement paulicien.

Particulièrement important pour notre connaissance de la littérature arabe du V^e/XI^e siècle est l'article de M. A. B. Xalidov (Khalidov), *Dopolnenija k tekstu „Xronologii“ al-Birūnī po leningradskoj i stambulskoj rukopisjam* (Additions to the „Chronology“ of al-Birūnī according to Leningrad and Istanbul Manuscripts) (pp. 147—171) qui présente d'une part quatre fragments nouveaux d'al-Āṭar al-bāḳiyya 'an al-ḳurūn al-hāliyya d'al-Birūnī qui comblent les lacunes de l'édition de Sachau, et d'autre part, quelques corrections de cette dernière édition d'après deux manuscrits d'al-Āṭar al-bāḳiyya inconnus de Sachau: celui de Léninegrad et celui d'Istanbul. Le premier de ces manuscrits, qui contient seulement une partie de l'ouvrage d'al-Birūnī, a été achetée à Teheran en 1912 et fait maintenant partie de la Section de Léninegrad de l'Institut Oriental de l'Académie des Sciences de l'URSS (n° D 58). Il a été décrit par C. Salemann la même année et il n'était pas inconnu à I. Kračkovskij. Quant au manuscrit d'Istanbul, il a été découvert lui aussi en 1912 et décrit par O. Rescher dans les *Mélanges de la faculté orientale*, Beyrouth, V, 2, 539. Le manuscrit d'Istanbul, très ancien (il porte la date 616 = 1219/20), a été étudié tout dernièrement par deux arabisants allemands. M. K. Garbers de Hambourg et M. J. Fück de Halle qui en ont extrait et publié plusieurs fragments comme addition à l'édition de *Chronologie* de Sachau. A ces additions M. Xalidov a ajouté quatre nouveaux fragments (concernant la chronologie de différents peuples orientaux, la calendrier persan et les fêtes chrétiennes) dont trois suivent les manuscrits d'Istanbul et de Léninegrad et le quatrième seulement suit le dernier manuscrit. M. Xalidov édite ces fragments qu'il fait suivre d'une traduction russe, belle et fidèle à la fois.

C'est des préoccupations moins vastes que s'occupe la publication de M. B. S. Petrovskij (Petrovsky), *Iz istorii egiptologii v Rossii. „Papyrus Buteneva“* (From the History of Russian Egyptology. The Butenev Papyrus) (pp. 172—181) qui édite une partie très bien conservée de l'ancienne copie de „Livre des morts“ provenant des temps de la 22^{ème} dynastie. Ce papyrus qui appartient à la collection de la Section de Léninegrad de l'Institut Oriental de l'Académie des Sciences de l'URSS, a été apporté de l'Égypte en Russie par I. Butenev, un jeune officier de la marine russe (1801—1836).

Dans une notule, M. I. S. Kacnelson (Kaznelson), *Iz istorii egiptologii v Rossii* (Materials on the history of Russian Egyptology) (pp. 182—185), complète les données fournies par lui-même dans deux articles publiés en 1956. Dans la notule présente il s'agit de la première thèse russe sur l'art égyptien, présentée en 1818 à l'université de Moscou par P. V. Ulanov.

Signalons brièvement l'article de M. V. V. Matveev, I. A. Mednikov i izučeniye dogovora 'Omara ibn al-Xattaba s Xristianami Palestiny i Sirii (autre titre: In memoriam N. A. Mednikov) (pp. 186—196) qui est consacré à la mémoire de N. A. Mednikov, arabisant russe bien connu (en 1918) et qui évoque les études de ce savant concernant la conquête de la Palestine par les Arabes.

Enfin M. I. N. Vinnikov, *Slovar aramejskix nadpisej* (A dictionary of Aramaic inscriptions) (pp. 196—240), continue la publication d'un dictionnaire de toutes les inscriptions araméennes (à partir du IX^e siècle avant notre ère) qui sert à la fois de concordance, avec des références à tous lieux où le mot en question apparaît dans l'inscription respective. La première partie de ce dictionnaire parut comme troisième fascicule du *Recueil Palestinien* publié en 1958 (pp. 171—216). Quant à la seconde partie elle comprend les mots de כ ו רתניא.

T. Lewicki

Akademija Nauk Sojuza SSSR. Institut Istorii Materialnoj Kultury. *Epigrafika Vostoka*. Sbornik statej pod redakciej prof. V. A. Kračkovskoj (Académie des Sciences de l'URSS. Institut d'Histoire de la Culture Matérielle. *Épigraphie de l'Orient*. Recueil des articles publiés sous la direction de prof. V. N. Kračkovskaja), fasc. XII. Éditions de l'Académie des Sciences de l'URSS, Moscou—Léninegrad 1958.

La douzième livraison de cet intéressant recueil, rédigé par Mme V. A. Kračkovskaja, contient dix-sept articles (sans compter les comptes-rendus, la chronique et la bibliographie (qui touchent pour la plupart l'épigraphie et la numismatique arabe et chinoise, et les runes turques).

L'article de Mme V. A. Kračkovskaja lequel ouvre le fascicule, est intitulé *Arabskaja epigrafika na Kavkazie* (L'Épigraphie arabe au Caucase) (pp. 3—15). Il retrace brièvement l'histoire des recherches russes dans le domaine de l'épigraphie arabe du Caucase de 1860 à 1917. Il a aussi le grand mérite de nous donner une complète bibliographie de ce sujet, si important pour l'étude de l'épigraphie arabe en général.

Dans son article, *Nadpis Ben-Adada I, carja Damaska i meždunarodnye otnošenija v perednej Azii v načale IX v. do n. e.* (Une inscription de Ben-Adad I, roi de Damas et la situation internationale dans l'Asie Antérieure au commencement du IX^e siècle avant n. è.) (pp. 16—22), M. L. Gelcer étudie l'inscription mi-araméenne, mi-phenicienne de Ben Adad I, roi de Damas, gravée sur une stèle découverte à 7 km d'Alep dont la description fut publiée en 1941 par M. Dunand. M. Gelcer nous en reproduit le texte (en transcription) et le fait suivre d'une traduction russe. Selon l'auteur cette inscription a été faite dans

le premier quart du IX^e siècle avant n. è. Une analyse historique de ce texte lui permet de présenter les États syriens, avant l'invasion des Assyriens, divisés en deux parties ennemies, dont une était composée de Damas, de Tyr et de Judée, tandis que l'autre embrassait Israël et Byblos et avait l'appui de l'Égypte.

L'article de M. O. G. Bolšakov, *Arabskie nadpisi na polivnoj keramike Srednej Azii IX—XII vv.* (Les inscriptions arabes sur la céramique glacée de l'Asie Centrale du IX^e—XII^e siècle) (pp. 23—38) est consacré à l'étude des inscriptions arabes qu'on trouve sur divers spécimens de la céramique glacée, fabriquée aux IX^e—XII^e siècles dans l'Asie Centrale (surtout à Samarcande) qui font partie des collections du Musée de l'Ermitage à Léninegrad. Ces inscriptions présentent de différents types de l'écriture, à savoir le *kūfī* ordinaire, le *kūfī* fleuri et une sorte de cursive proche du *nashī*, aux lettres arrondies privées, pour la plupart, de points diacritiques. M. Bolšakov nous en donne une analyse minutieuse. D'excellentes illustrations rehaussent l'intérêt de cette étude. Les inscriptions en question contiennent surtout des aphorismes ou bien des souhaits de prospérité ou de bonheur tels que: سعادة، سلامة، نعمة، بركة لصاحبه، المد.

M. D. G. Kapanadze, dans *Mednaja moneta gruzinskogo carja Davida, syna Georgija* (Une monnaie de cuivre de David, fils de Georges, roi de Géorgie) (pp. 39—47), commente à nouveau dans une contribution à l'histoire de Géorgie, extrêmement importante, la monnaie géorgienne portant l'inscription arabe الملك الملوک داود بن کيورك حسان المسيح „Roi des rois, Dāwud ibn Kiyūrki, sabre du Messie“ en l'attribuant au roi David le Bâtisseur, fils de Georges II (480—519 = 1089—1125).

M. G. F. Turčaninov, dans *Epigrafičeskie zametki. VI. Ešče raz o drevneosetinskoj zelenčukskoj nadpisi* (Notes épigraphiques. VI. Encore une fois sur l'inscription de Zelenčuk en vieux-ossète) (pp. 48—51) étudie les lignes 6—12 d'une inscription écrite en lettres grecques et en vieux-ossète qui provient du milieu du X^e siècle et qui a été découverte en 1888 dans le territoire de Kuban, au bord du fleuve dit Zelenčuk. Cette inscription a été l'objet de deux études: de V. Miller (en 1893) et de V. I. Abaev (en 1944) qui pourtant ne réussirent pas à déchiffrer tous les mots. M. Turčaninov comble cette lacune (il s'agit des lignes 8 et 9). Selon l'auteur, dans le vieux-ossète de l'inscription de Zelenčuk, il y a des traces d'une influence de la langue tcherkesse (il s'agit entre autres des noms Σαχηρη et Χοβς) ce qui est tout-à-fait facile à admettre vu qu'au X^e siècle les Ossètes étaient les voisins les Tcherkesses sur les rives du haut Zelenčuk.

C'est à la région voisine de la Russie du Sud, c'est à dire au pays situé sur le cours inférieur du Don que nous ramène l'article de M. A. M. Ščerbak, *Znaki na keramike iz Sarkela* (Signes sur la poterie de Sarkel) (pp. 52—58). M. Ščerbak analyse les divers types de signes existant, en grand nombre, sur la poterie provenant d'une campagne

des fouilles menées par M. M. I. Artamonov à l'emplacement de Sarkel, ville khazare disparue (IX^e—X^e siècle). A son avis, plusieurs de ces signes ressemblent aux symboles des princes russes du X^e—XII^e siècle, d'autres sont identiques aux runes turques de l'Asie Centrale et enfin certains des signes de la poterie de Sarkel forment d'entières inscriptions runiques turques. Quant aux signes représentant les runes turques particulières, il s'en trouvent parmi eux aussi des marques de propriété turques (tamga). L'existence de ces marques et des inscriptions runiques entières sur la poterie de Sarkel témoigne de contacts avec les peuples turques nomades des steppes de la Mer Noire que la population de cette ville entretenait.

Dans son article, *Novaja runičeskaja nadpis iz Vengrii* (La nouvelle inscription runique de la Hongrie) (pp. 59—61), M. Istvan Erdeji (Istvan Erdelyi?) publie une inscription runique qui figure sur un aiguillier provenant du VII^e ou VIII^e siècle et trouvé dans une tombe avare. Il s'agit de la tombe n° 228 du cimetière avare de Jánoskida Tótkerpuszta (entre le Danube et la Theiss) qui a été fouillé en 1934. Suivant l'auteur, l'inscription en question serait d'origine avare, ce qui présente un grand intérêt. L'auteur a réussi d'en déchiffrer quelques signes qui ressemblent aux runes turques.

Dans une importante notule, *Runičeskaja nadpis na utese r. Čaryša* (Une inscription runique sur un roc au bord du fleuve de Čaryš) (pp. 66—66), M. E. Tenišev donne la reproduction du texte, la transcription en caractères runiques d'Orkhon et la traduction russe d'une inscription runique découverte sur le bord du fleuve Čaryš (dans l'Altai) par G. I. Spasskij qui en a publié la reproduction en 1819. Selon M. Tenišev cette inscription qui proviendrait du V^e ou du VI^e siècle concerne les Avars (dans le texte *apar*).

Dans une notule posthume, A. N. Bernštām, *Novye drevnetjurskie i kitajskie epigrafičeskie naǔodki* (Nouvelles trouvailles épigraphiques vieux-turques et chinoises) (pp. 67—70) publie le texte de trois inscriptions vieux-turques en caractères runiques, et d'une inscription chinoise; elles ont été toutes les quatre découvertes en Asie Centrale et Septentrionale. Ce sont: 1) inscription vieux-turque du VIII^e—IX^e s. découverte en 1946 à Čagar Mogol dans les montagnes Ġebagly-su, 2) inscription runique vieux-turque découverte en 1950 près du village Šyškino sur le bord de la Lena, donc très loin dans le Nord; elle se rattache probablement aux Ouïgours pénétrant vers le Nord après la chute de l'État ouïgour en l'Asie Centrale vers le milieu du IX^e siècle, 3) inscription vieux-turque du VI^e—VIII^e siècle découverte en 1949 à Khobdo Somon dans le désert de Gobi, au pied de la montagne Arca Bogdo (l'Altai de Gobi) et 4) inscription chinoise sur une boulette (probablement une amulette) découverte à Munčak-tepe (en Ouzbékistan) pendant la campagne des fouilles de 1943, dans une couche archéologique des premiers siècles de n. è.

Dans son article: *O nekotoryx naxodkach kitajskix monet v Primorie v 1954 g.* (De quelques trouvailles de monnaies chinoises dans la région de Primorie en 1954) (pp. 71—77), M. M. V. Vorobjev publie la description de 6 pièces de monnaie chinoises provenant de VIII^e à XII^e s. de n. è. trouvées dans la région de Primorie (Extrême-Est de l'URSS, au nord de Mandchourie) par l'expédition archéologique de l'Institut d'Histoire de la Culture Matérielle de l'Académie des Sciences de l'URSS. Cette découverte est extrêmement intéressante vu la pauvreté de cette région en trouvailles numismatiques.

C'est également à la même région ainsi qu'à la région du lac de Baïkal que nous ramène l'intéressante notice de M. E. V. Šavkunov, *Novye numizmatičeskie naxodki v Pribajkalie i v Primorskem Krae* (Nouvelles trouvailles numismatiques dans les régions de Baïkal et de Primorie) (pp. 78—81). Il s'agit ici de trouvailles de monnaies chinoises, surtout du X^e—XII^e siècle, il faut mentionner cependant deux pièces provenant des premières années de n. è. Les trouvailles de la région de Primorie, faites en 1953—1955, prouvent, selon M. Šavkunova que ce pays qui appartenait jadis à l'État de P'o-hai renversé en 926 par les Kitan a réussi à maintenir son indépendance vis-à-vis de la dynastie kitanienne de Liao, en établissant de vives relations avec la dynastie chinoise de Sung (voir cependant A. Hermann, *Historical and commercial Atlas of China*, Cambridge, Massachusetts, 1935, carte 44, où cette région est considérée comme appartenant à l'État de Liao).

C'est à un champ d'intérêts plus restreint que se limite la publication de M. V. E. Laričev: *Kitajskaja nadpis na bronzovom zerkale iz Sučana* (Inscription chinoise sur le miroir en bronze de Sučan) (pp. 82—89). Ce miroir fut découvert vers la fin du XIX^e siècle près des bouches du fleuve Sučan, dans la région de Primorie et conservé au Musée Chorographique de Vladivostok. M. Laričev établit, à base d'une inscription chinoise qui se trouve sur le bord du côté poli du miroir en question, que ce dernier a été fabriqué en 1138—1154. La découverte près de l'embouchure de Sučan témoigne des relations commerciales que la dynastie chinoise de Sung entretenait avec les tribus septentrionales barbares, entre autres, avec les Kitan (Kitan) et les Čžurčžen.

La notice de M. A. A. Vajman, *Ermitažnaja klinopisnaja matematičeskaja tablička n° 15188* (La tablette n° 15188 à l'inscription cunéiforme d'un contenu mathématique conservée à l'Ermitage) (pp. 90—93), donne la description et le déchiffrement de cette arrondie tablette (d'un diamètre de 8 et 7 centimètres) qui provient, suivant l'auteur, de XVI^e—XII^e ou bien de V^e—III^e siècle avant notre ère.

M. S. B. Pevzner dans: *Stekljannaja lampa XIV v. iz kollekcii Gosudarstvennogo Ermitaža* (Une lampe en verre du XIV^e siècle de la collection du Musée National de l'Ermitage) (pp. 94—97), étudie d'une manière détaillée une lampe en verre conservée à l'Ermitage (n° EG 883) qui provient, comme il résulte d'une inscription qu'elle porte, de l'épo-

que du règne du sultan mameluk al-Malik al-Muza'ffar Sayf ad-dīn Hāggī (1346—1347).

M. Ju. A. Miller, dans *Tureckij topor XVIII v. v Sobranii Gosudarstvennogo Ermitaža* (Une hache turque du XVIII^e s. conservée dans la collection du Musée National de l'Ermitage) (pp. 98—106), publie de nouveau la description d'une hache couverte des nombreuses inscriptions arabes, persanes et turques et conservée à l'Ermitage (n° 565 de l'inventaire) qui fut déjà trois fois l'objet de publication avec des conclusions chaque fois totalement différentes. Suivant M. Pevzner, il s'agit ici d'une hache d'origine turque, fabriquée en 1161 = 1748 et qui appartenait jadis à un officier des janissaires.

V. I. Sarianidi dans: *Novaja matrica samarkandskogo muzeja* (Une nouvelle matrice du Musée de Samarcande) (pp. 107—110) présente la découverte une matrice de pierre trouvée à Samarcande pendant une campagne des fouilles menée en 1953. Cette matrice avec ces inscriptions arabes en écriture coufique très archaïque, d'un contenu religieux n'est pas cependant antérieure au XVIII^e siècle. Elle servait au coulage des amulettes en or pour l'usage local.

Dans: *Literatura po numizmatike Srednej Azii v SSSR za 11 let [1945—1955 gg.]* (La littérature numismatique de l'URSS concernant l'Asie Centrale pour l'espace d'onze années [1945—1955]) (pp. 111—118), MM. Ju. A. Zadneprovskij et V. M. Masson donnent la liste complète de tous les travaux numismatiques publiés dans l'URSS en 1945—1955, précédée d'une introduction dans laquelle les auteurs analysent brièvement l'importance de ces travaux.

Deux comptes-rendus, celui de M. L. M. Melikset-Bekov (du *Catalogue des monuments épigraphiques géorgiens conservés au Musée National de Géorgie* de A. Bakradze et de S. Bolkvadze) et celui de M. A. M. Mandelštam (du livre de R. Curiel et D. Schlumberger, *Trésors monétaires d'Afghanistan*) (pp. 119—124), ainsi qu'une courte „Chronique et bibliographie“ formée à peu près exclusivement de courtes notes de Mme Kračkovskaja (V. K.) (pp. 126—129) terminent le douzième fascicule de l'important recueil *Epigrafika Vostoka*, dont la qualité scientifique est rehaussée par d'excellentes illustrations.

T. Lewicki

Adalbert John Burghard, *Tschuwasschische Ortsnamen*. Aus dem Nachlass herausgegeben von Omeljan Pritsak. 1957 Mouton & Co's — Gravenhage, Otto Harrassowitz — Wiesbaden. 157 SS. 8° (Slavo-Orientalia Band II).

Mit grosser Freude begrüßen wir das Erscheinen der ersten monographischen Darstellung der Ortsnamen eines altaischen Volkes. In der Einleitung finden wir die Angaben über das Siedlungsgebiet der Tschu-

waschen und deren Verhältnis zu den Bulgaren. Weiter sind die Aufgaben der Ortsnamenforschung geschildert. Ebenda erkundigen wir über das Sammeln der tschuwaschischen Ortsnamen und über Ortsnamentypen. Endlich werden einige Erscheinungen der Formenlehre sowie Sprachgeschichtliches behandelt.

Den Kern der Monographie bildet das 2. Kapitel „Verzeichnis der tschuwaschischen Ortsnamen nach den Bestandteilen der Ortsnamen gegliedert und erklärt“. Dieser Abschnitt zerfällt in kleinere Abteilungen und zwar A. Natur, B. Mensch, C. Kultur und Zivilisation. D. unterscheidende äussere Merkmale, E. Eigennamen. Diese Gruppen bilden noch kleinere Absätze wie z. B. Pflanzenwelt und Vegetation, Tiere, Völkernamen, Essen, Kleidung, Geräte, Grösse, Farbe, Personennamen. 3 Register: tschuwaschische Formen, russische Formen und andere Sprachen ergänzen diese wertvolle Arbeit.

Dem Herausgeber O. Pritsak, der diese Monographie zum Druck vorbereitet und mit nützlichen Ergänzungen bzw. Berichtigungen versorgt hat, gebührt unser besonderer Dank.

W. Zajaczkowski

Philologiae Turcicae Fundamenta... ed. J. Déný, K. Grønbech, H. Scheel, Z. V. Togan. I. Wiesbaden 1959, Franz Steiner Verlag, XXIII, 813 SS. 90.— DM.

Die Turkologie weist in letzter Zeit beträchtliche Entwicklung auf. Besonders ist das auf dem Verlagsgebiet ersichtlich. Immer öfter erscheinen sehr wertvolle Veröffentlichungen, zu den auch das besprochene Werk einzuzählen ist.

Dieser Grundriss bringt eine Darstellung der Elemente der Türk-sprachen. Die einzelnen Beiträge wurden von den besten Fachgelehrten geschrieben. Der allgemeine Teil enthält die Klassifikation und den Sprachbau. Nachher folgt eine Besprechung von den 33 heute bekannten Türk-sprachen, die in 4 Abschnitte eingeteilt wurden: das Alt-türkische, das Mitteltürkische, das Neutürkische und die bulgarische Gruppe. Jede Sprache wird ungefähr nach dem gleichen Schema bearbeitet und zwar: allgemeine Angaben über die Sprache und deren Träger, Phonetik, Morphologie, syntaktische Beobachtungen, Bemerkungen über den Wortschatz, Sprachproben im Original und in der Übersetzung. Zuletzt folgt die Bibliographie. Die Indices: allgemeiner, phonetischer und morphologischer erleichtern die Benutzung des reichen Materials. Die Karte des türkischen Sprachraumes bildet eine gute Ergänzung dieses Musterwerkes.

Man kann bedauern, dass in diesem Grundriss wenigstens eine kurze Geschichte der Turkologie mit solchen Namen wie V. V. Radloff, W. Bang, H. Vámbéry nicht hinzugefügt wurde.

Jetzt sei es mir gestatten einige Bemerkungen zu machen. Die Bibliographie des Abschnittes über den Sprachbau ist mit dem Aufsatz von T. Kowalski, *Próba charakterystyki języków tureckich* (Versuch einer Charakteristik der Türk-sprachen) „Myśl Karaimska N. F.“ I, Wrocław 1946, S. 35—73 zu ergänzen.

Der Verfasser des Aufsatzes „Das Gagausische“ behandelt nur die Sprache der bessarabischen Gagausen und lässt die Sprache der in Bulgarien wohnenden Gagausen ausser acht. Diese Mundart besitzt besondere Merkmale und es gebührt ihr deshalb unsere Beachtung. Man kann dazu beifügen, dass die Gagausen auch in Südostbulgarien und zwar in den Dörfern von Kreis Jambol und Topolovgrad wohnen. G. Doerfer berücksichtigt weder die Arbeit von A. Manov, *Potekloto na gagauzite i tehniite obiçaji i nravi* (Die Herkunft der Gagausen und ihre Gebräuche sowie Sitten) (Warna 1938) noch ihre türkische Übersetzung von Türker Acaroğlu (Ankara 1940). Auch die Abhandlung von V. Marinov, *Prinos k'm izučavaneto na bita i kulturata na turcita i gagauzite v Severoiztočna B'lgarija* (Beitrag zur Erforschung des Lebens und der Kultur der Türken und Gagausen im Nordostbulgarien) (Sofia 1956), die viel sprachliches Material enthält, wurde ausser acht gelassen. Auf S. 264 in § 222 bei der Bedeutung *sāya* 'frische Butter' stellt der Verfasser ein Fragezeichen. Hat er es nicht verstanden? Es ist doch eine Zusammensetzung von *sarī* 'gelb' und *yay* 'Butter, Fett' cfr. kar. T. *sa'ry-jav* (T. Kowalski, *Kar. Texte*, S. 249). Ebenda ist für mich das Fragezeichen bei der Bedeutung des Zeitwortes *ūšen* 'faulenzten' unverständlich. Jedes Wörterbuch der türkischen Sprache bringt diese Bedeutung.

Die auf S. 47 beim Worte *balīq* angegebene Bedeutung 'Fleisch' (sic!) anstatt 'Fisch' kann nur ein *lapsus calami* sein.

Das besprochene Werk eröffnet eine neue Karte in der Erforschung der Türk-sprachen. Es bringt einen richtigen Ruhm allen Mitarbeitern und dem Verleger Franz Steiner in Wiesbaden, der die Ausgabe so prächtig ausgestattet hat.

W. Zajaczkowski

Felix Tauer, *Cinq opuscules de Ḥāfiẓ-i Abrū*. Édition critique par... *Archiv Orientalní*. Supplementa V (1959), Prague 1959. XVI + 111 + ۷۲ p. 8°.

L'éminent iranisant et historien tchécoslovaque prof. Felix Tauer nous a donné une soigneusement préparée édition critique de cinq opuscules de Ḥāfiẓ-i Abrū concernant l'histoire de l'Iran au temps de Tamerlan, jusqu'ici non étudiés. Et notamment: 1) Le règne de Tuğātimūr, qui régna tout court en Māzandarān et dans une partie du Ḥorasān (p. ۰—۸), 2) le règne de Amīr Walī qui, après la mort de celui-ci,

s'empara du gouvernement de Māzandarān (p. ٩—١٤), 3) l'histoire des émirs sarbadārs et leurs successeurs (p. ١٥—٢٦), 4) l'histoire d'Amīr Argūnshāh, qui était le premier émir de Tugāitimūr et régna dans le pays de Tūs (p. ٢٧—٣٠), 5) l'histoire des rois Kurt (le plus long texte dans la monographie) (p. ٣١—٧٢).

L'appareil critique renferme une liste d'abréviations (p. VII—VIII), introduction (p. IX—XVI), commentaire (p. 1—62), index des noms géographiques et ethnographiques (p. 62—71), index des mots (p. 72—109), et table chronologique (p. 110—111).

L'ouvrage de prof. F. Tauer enrichit notre connaissance de l'œuvre de Hāfiz-i Abrū d'une manière remarquable.

F. Machalski

BULLETIN OF THE INSTITUTE OF ISLAMIC STUDIES,
N° 1, 1957. Muslim University Aligarh U. P. (India), pp. 70, 8°.

N° 1 of *Bulletin of the Institute of Islamic Studies* reached us with some delay. Nevertheless we believe it will be not out of necessity to commemorate it at this place. The reviewed publication contains five papers, viz. *India's Relation with West Asian countries and the importance of Persian and Arabic Studies* by S. Maqbul Ahmad (p. 1), *A General Survey of the Existing Situation in Persian Literature*, by Sa'id Nafisi (p. 13), *Movement for the Emancipation of Women in Persia* by Munibur Rahman (p. 26), *Historical Background of Present Tensions in the Arab World* by Abdul Aleem (p. 40), and *Britain and the West Asian Crisis* by Mohammed Shafi Agwani (p. 54).

"The object of the Bulletin is to inform the interested public regarding the social, political and cultural developments in the countries of West Asia, Egypt, North Africa and Turkey. While subscribing to the special needs of the general reader it shall endeavour to maintain a strict standart of objectivity and freedom from emotional bias". (Preface by Abdul Aleem).

F. Machalski

Munibu'r-Rahman, *Ġadid fārsi šā'iri* (Modern Persian poetry), Aligarh 1959, in 8°, 132 pp.

In the series of publications of the Institute of Islamic Studies, Moslem University, Aligarh, U. P. issued a precious work of Munibur Rahman Ph. D. in Urdu language regarding the contemporary poetry in Iran. After the *Post-revolution Persian Verse*, Aligarh 1955 (see our review in „*Folia Orientalia*“, I/1, 155—6 pp.) and *An Anthology of*

Modern Persian Poetry (Vol. I, Aligarh 1958), it is the third book of this author on the poetry of modern Iran.

The reviewed book is an enlarged and something altered Urdu version of *The Post-Revolution Persian Verse* published four years ago in the English language. To the formerly discussed Iranian poets (M. T. Bahār, A. K. Lāhūtī, A. K. 'Āref, Irağ, 'Eškī and Parvīn 'Etešāmī) the author joined now the names of M. Farroḥī, Nimā Yūšīğ, Hamīdī, Tavallolī, Ḥanlarī, Nāderpūr, Farroḥzād and Bamdād. A short biography, an analysis and some quotations from principal works make a literary silhouette of each poet.

Afterwards Munibur Rahman discusses the new Persian poetry as to the problem of contents, language, style and rhetoric. The author is a good judge and ardent lover of the modern Persian poetry. His book dedicated chiefly to Indian people is worth to be read by everyone knowing the Urdu tongue.

F. Machalski

Munibur Rahman, M. A., Ph. D., *An Anthology of Modern Persian Poetry*, vol. I, compiled by... Institute of Islamic Studies. Muslim University, Aligarh, 1958 (Persian titel: *Bargozide-ye še'r-e fārsi-ye mo'āser*), in 8, XV+21+321 pp.

To the series of the anthologies of modern Persian poetry is to be added that of Munibur Rahman, the Indian iranologue of Muslim University in Aligarh. His anthology contains the selected works of 39 Iranian poets living in the first half of 20 th century and representing all trends in the modern Persian poetry. The common feature of their poetic works is the classical form viz. *kašideh*, *ġazal*, *masnavī*, *keṭ'eh*, *mosammaṭ*, *tarkīb-band*, *tarġī-band* and *mostazād*. The contents of reviewed anthology is arranged according to the above order securing the reader a clear insight into the book.

The Munibur Rahman's *Anthology* contains the selected poems of following poets: Adīb Pešāvarī, Afrāšta, Amīrī, 'Āref, Ašraf, Bahār, Bamdād, Falsafī, Farroḥī, Farzād, Ġamzāda, Golčīn Ġilānī, Golčīn Ma'ānī, Hamīdī, Irağ, 'Eškī, Ġalī, Kamālī, Kāsemī, Kaulī, Ḥanlarī, Lāhūtī, Mošīrī, Nimāyūšīğ, Parvīn 'Etešāmī, Pezmān, Pūr Davūd, Ra'dī Azaraḥšī, Rahī Mo'aiyari, Rašīd Yāsāmī, Reżāyat, Rūhānī, Sāya, Šahriyār, Šūrīda, Šuratgar, Ommīd, Varzī and Yagmā'i.

In my modest opinion the book should include at least the names of Forāt, Neẓām Vefā, Vahīd Dastgardī, Sarmad a. s. o. we don't find here. Every of those poets brought into the new Persian poetry his individual value. Of course, the selection of the most valuable names and works affords much difficulties for every anthologist of modern Persian poetry. We lack an absolutely sure criterion in this matter.

The choice of such and such poet and his poems is always stipulated by personal predilection and aesthetics of a compiler. Nevertheless we must admit that Munibur Rahman has compiled his anthology with keen insight and passion for the Iranian poetry of to-day. His sense of objectiveness too is admirable. Just for that reason we find in his anthology the names of renowned poets both dead and living as well nationalists as communists. We may have only some restriction on behalf of the youngest poets whose fame is not yet ripe.

The second volume of reviewed book, according to the author's announcement, will yield the poetic works including a modern form viz. free verse, white verse a. s. o. Such arrangement of subjects is to be accepted as a practical one.

The book of Munibur Rahman begins with a forward (پیش‌گفتار) written by Professor Sa'id Nafisi announcing here his poetical Credo. A resolute adherent of progress Sa'id Nafisi refuses the modernisation of form going too far, especially the throwing away of classical 'arūd. He admits indeed the possibility of using the new metres (اوزان) for the traditional verses. The rime (قافیه) is in his opinion the main condition of poetry در ولی نگفته نماند که هنر بزرگ شاعر در آنست که قدرت طبع خویش را در قافیه پردازی خود نشان بدهد (ششن ?). Professor S. Nafisi agrees to the using of acoustical rimes for instance روح and کوه, درین and تصدیق because their pronunciation is the same. Instead of the most fashionable free verse (شعر آزاد) or white verse (شعر سفید) he advises to use the traditional form of verse named *bahr-e tavil*.

As a non-Iranian I venture not to discuss the views of Iranian scholar and writer of a world fame. I want only to say that the European reader finds in modern Persian poetry many of fine and tasteful poems fortelling the new era in Iranian literature.

The lovers of modern Persian poetry have between hands the excellent book thanks to Munibur Rahman satisfying their most particular claims. We expect impatiently the publication of 2nd volume of his *Anthology*.

F. Machalski

India, a Reference Annual 1959, compiled by the Research and Reference Division, Ministry of Information and Broadcasting, Government of India, Delhi 1959.

This Yearbook published in May 1959 gives the actual state of life in the Indian Union. The review has not been thought of as an encyclopaedia, and gives neither the genesis of problems nor any elementary information, but figures for the contemporary state of

particular subjects. It is therefore a kind of statistical yearbook and its text serves mainly as a commentary to the figures. The *Annual* was published for the first time in 1953 and with every year it gives a more exact picture of Indian life. In general the figures and information refer to 1958; even the most recent events are of this date. It is therefore an annual for 1958, and the date 1959 refers only to the year of publication. Some subjects have no data from 1958 but from previous years, sometimes even from the Census in 1951 and the later figures are only estimated. In table No 7 (p. 17) alternative areas are given for the districts in West Bengal and Assam; the first figure comes from the Surveyor-General, the other from the State authorities. The divergencies between them are sometimes considerable, e. g. in the figures for Calcutta and Darjeeling. It is often noted, especially in economic subjects, that data are not available. On the other hand, the fact that these doubts and divergencies are shown gives certainty that all possible care has been taken to obtain the necessary dates and information. The fluctuation, however, is great, and it is not possible to express all fields of life in figures.

The *Annual* contains 33 chapters and 9 appendices. There are chapters on State territories, population, the national emblem, flag and anthem, the constitution, legislature, executive, judiciary, defence, education and cultural activities, scientific research, health and social welfare, broadcasting, press and films, economic structure and planning, a survey of Union States and Territories and of the important events of 1958. At the end a select bibliography is given, including the sources of information and also more detailed books on special subjects. The text is accompanied by one map of India showing the division into States. It is not sufficient to illustrate so many subjects and problems. There are no diagrams to make the figures more vivid or indicate evolutionary tendencies. Neither are there any illustrations (except of the flag and the emblem of India) of equal importance to the figures.

As regards onomastic material, it is comprehensible that the Indian names in an English text are given in English spelling, though a tendency to remove the more striking inconsistencies is apparent. There are no longer such strange forms as Jubbulpore or Cawnpore (now Jabalpur, Kanpur), but traditionally anglicized forms such as Lucknow (instead of Lakhnau), Meerut, Jullundur, Neemuch (p. 27) and Nimuch (p. 432), Mysore and even Punjab have remained¹. The use of *c* and *k* to express the sound [k] is also based only on tradition, e. g. Cachar, Cuttack, Coorg, besides Kalam and Kutch. The ancient town of Kāśī has now two forms: Banaras and Varanasi.

¹ pp. 38 and 76 Uluberia, p. 466 Uliberia.

The metric system has recently been accepted as the basis of the Indian weights and measures. No attempt to apply this, however, is shown in the data given in the *Annual*. Throughout the book traditional English and Indian weights and measures are used. The only traces of the metric system in the Yearbook are references to the periodicals „Metric Measures“ and „Metric Maap Tol“, to the film of the same title, and a notice that the metric system of weights will be introduced in the jute industry from July 1 1958.

The review of subjects begins with an outline of the geographical structure of the Indian country, but there is no discussion of the Indian flora and fauna. Only the cultivable plants and the breeding of animals are mentioned in the chapters on agriculture. In discussing the river system it would be desirable to give a more exact description of the division of the system between the Indian Union and Pakistan, since controversies between the two States have arisen because the boundaries have not been clearly traced.

In the statistics of religions the figures of the 1951 Census have been taken as a basis. These figures are cumulative and they take no account of the separate tendencies within Hinduism. In the number of Buddhists (200.000) no notice is taken of the increase during the Buddhist celebrations in 1956—7, given in the Buddhist press.

The cumulation of four languages (Hindi, Urdu, Panjabi, Hindustani) in one heading considerably diminishes its value. No criteria are given for the basis on which Hindustani was distinguished from Hindi and Urdu. The column of Kashmiri (0,05 lakh) seems very improbable, it contains Kashmiri speaking population in India without the inhabitants of the State Jammu and Kashmir. The figure is therefore of no use. The figure 0,01 lakh for Sanskrit shows that there is now also an important group whose native language or at least their common language is Sanskrit. In the statistics, the languages which are not acknowledged as regional, are not mentioned at all.

Much progress has been made both in the development of Hindi and in its adaptation as the all-India language, and in teaching it in non-Hindi speaking States. The last report of the Official Language Commission was placed before Parliament in 1957 and in 1959 it was examined by a Parliamentary Committee. The recommendations of the Language Commission render the rigid terms in the change-over of the official language somewhat more flexible. The Commission expressed the opinion that the changing of the official language need not take place by 1965, but English may also be used as the official language after this date. This will depend on the degree to which the people are prepared for such a change. English will remain as a subject in secondary schools, but only after Hindi. The requirements in Hindi for the examinations for the officials of the Central Government need not be high. The Commission has in general moderated the previous

requirements, which had caused some difficulties among different language groups.

The chapter on the constitution takes into account the latest amendments, among which the most important is the reorganization of the States in 1956.

The data given in education indicate some of the difficulties of the State in this sphere. On the one hand, the percentage of literacy is low (c. 17 % for the whole State, 40 % only in Kerala), and on the other a great many universities (37) and colleges produce highly qualified specialists, many of whom remain without employment.

In the economic life the Government makes many efforts to raise the standard of living of the people; these efforts, however, attain only partial results, because the rapid rise in population absorbs the increase in production. Both Five-Year Plans (I 1951—1956, II 1956—1961) have the object of increasing the national income, chiefly through the development of industry.

In spite of her economic difficulties, India takes an important part in international life, especially in the United Nations Organization and other institutions connected with this. Very often the representatives of India in UNO discharge the duties of arbitrators in international disputes.

The *Annual* as a whole, although consisting mainly of statistical tables, gives a fairly exact picture of life in India in 1958¹.

T. Pobożniak

Tadeusz Mańkowski, *Orient w polskiej kulturze artystycznej* (The Orient in Polish Artistic Culture), Wrocław—Kraków (Ossolineum) 1959, p. 253, with 88 ill. and 5 coloured tables.

This study by the eminent Polish scholar published three years after his death (the Author died in Cracow, on the 8th of August 1956) provides a sort of summing up to his long pioneering research work on Oriental elements in the old Polish culture.

The book consists of two parts: „Oriens christianus“ and „Oriens islamicus“.

In the former part the attention is focused on Armenians who to their colonies on the South-Eastern confines of the ancient Polish Republic brought and implanted the artistic traditions of their former motherland in the domains of sacral architecture and religious painting. The architecture of Armenian churches in Poland, combining the

¹ Among the misprints, the most important is that 8 pages (290—1, 294—5, 298—9, 302—3) are illegible because the print on the other side comes through.

patterns of old Armenian sacral architecture with new elements borrowed from early Moslem temples built on the Armenian territories by the Turks, influenced sacral architecture in adjoining non-Catholic countries, as e. g. Moldavia (through the intermediary of Armenian architects from Poland who were invited there by hospodars), but on the areas properly Polish it did not go beyond the circle of the schismatic Armenians. Another branch of Armenian art, painting, equally failed to exert any deeper influence on the Polish Catholic community. Armenian mural painting is known only from the polychromy in the Armenian cathedral in Lwów (the Byzantine-Russian polychromy met with a greater success in Poland; we find it e. g. in one of the chapels in the Wawel cathedral, which has a bearing on Byzantine influences in Poland coming from Russia through Lithuania under King Jagiello's reign). It was only the easel-paintings of the Armenian artists that gained access to Polish churches, still before the union of Polish Armenians with the Roman Catholic Church (1630), which incidentally brought about in 1596 a violent attack by the Archbishop J. D. Solikowski (it is hard to establish to-day how many Armenian paintings there were among the schismatic pictures taken away and destroyed by Solikowski; the few spared by him, known for their miraculous qualities, were Greek). The Armenian influence in miniature-painting in Poland is represented by merely one antiphonary dating from about 1569 in the Dominican Church in Lwów, illuminated by the monk Isaah, an Armenian. In this antiphonary, to quote Professor Mańkowski (p. 81): „Gothic text letters under the scores are in sharp contrast with the initials painted in a decidedly Oriental fashion, where Armenian, and sometimes even Turkish ornamental motives, appear in a strikingly original composition. Besides the person and the face of Jesus Christ we find grotesque particulars in an Oriental interpretation“. As to the ornamentation of religious writings, Armenian miniaturists in Poland failed to produce any outstanding or original work. We should mention here, however, a Bible copied about 1619 in Lwów and preserved at Etchmiadzin, illustrated by the Armenian Lazarus of Babert with drawings of the Apocalypse, a free imitation of *Figurae libri Apocalypsis* of the French engraver Jean Le Clerc who in turn had been following the *Apocalypsis* cycle drawn by Dürer. We have here to do with just the opposite order: Western influences appear in the art of Polish Armenians, an art which soon after their union with the Roman Catholic Church lost its originality and, after the total polonisation of the Polish Armenians was completely merged with Polish art.

Thus it may be stated that Armenian art being of a schismatic character has influenced Polish art only in a very slight degree. Byzantine art has remained equally alien to the Polish — with the exception of a few generally worshipped pictures of the Virgin Mary; pictures

whose artistic (and religious) alien character was not, moreover, fully realized.

Whatever Oriental elements there are in old Polish culture, indissolubly interwoven with national and West-European elements, we owe them exclusively to the „Oriens islamicus“. The sharp differences, one may say even the enmity between Poland and the Moslem world in religious matters, lost any significance besides the remarkable quality of Moslem art. It should be emphasized here that Moslem material culture found in Poland its most active promoters just among the Armenians. While remaining for several centuries alienated from the Polish nation through their religious difference, the Armenians, enterprising merchants that they were, well acquainted both with the creative and productive capacity of the East and with the Polish demands — proved to be excellent promoters of Near Eastern handiwork. They were also the first to inoculate the Polish public with the taste for the colour and splendour of Moslem art. Besides trade, there was another factor which had exercised a great influence on the development of the dress fashion among the Polish gentry: this was the fact that Poland was a close neighbour of the Crimea, and particularly of the adjoining Turkey. A continuous contact with Turkey aroused in Poland a genuine admiration for the external pomp and stateliness of the Turkish private and public life and then brought a wave of imitation of Turkish ways in various domains. While discussing Turkish artistic influences in Poland one is tempted to misquote a well-known Latin proverb saying that *et inter arma non silebant Musae*. For the wars with Turkey contributed to a large extent to popularize Turkish material culture in Poland and to „orientalize“ the artistic taste among the Polish gentry at large. On the other hand, it is just in matters where „arma“ were concerned that we find the most vivid reflection of Turkish patterns adopted in Poland: side arms, horses and their equipment, tents, shields, bows and arrows, and above all such striking phenomena as the Janizary formations, used only for parading, at the Royal Court and by the hetmans, and, finally, the pennant of horse-hair (the *tug* of the Turks) used as the emblem of higher Polish commanders were the most prominent manifestations of these Turkish influences in Poland. Through trade (mainly through Armenian, Turkish and Greek merchants) there came to Poland a great variety of textures, ready-made clothes and famous silk girdles, carpets, side-arms, and even ceramic works (called in Poland „Turkish clay“): tiles and crockery. Among the Eastern countries trading with Poland, Turkey occupied the strongest position. From Persia were brought goods of the highest quality whose artistic value was frequently surpassing the handiwork of Turkish artisans, but they came in a considerably smaller amount. Besides the splendid brocades interwoven with gold and silver and other expensive and fine tissues, also Persian

carpets won a great popularity in Poland. In 1601 King Sigismund III sent to Ispahan an Armenian merchant Sefer Muratowicz to fetch carpets for the Castle in Warsaw and tents. The popularity of Persian carpets of the highest class in Poland is confirmed by their outstanding amount found in Polish mansions and manors as late as in the 19th century; bought out by antiquarians and removed in great numbers to the West (there were found almost 400 of them of which most had come from Poland, while in Persia only 2 were preserved) they were even labelled there „Polish carpets“.

The constantly growing (since the end of the 16th century) popularity of Turkish and Persian handiwork led in time to the establishment in Poland of a number of manufactures producing materials, silken girdles, tents, coloured and stamped leather to cover saddles (called in Poland „kordyban“, after the Andalusian town Cordoba, centre of its production during the Arabic caliphate in Spain), swords and goldsmith wares in Oriental taste, initially strictly following original Persian and Turkish patterns and then gradually transformed (the artistic value of the wares frequently lost by the process, though sometimes — as it happened with the silk girdle — Polish producers were able to improve the technique and the quality of the wares). Here also the Armenians were the first to organize this production of Oriental goods in Poland.

Professor Mańkowski's study does not go farther than the 17th century. In the following century the Oriental taste and fashion expanded and won a greater popularity in Poland, which was caused to a considerable extent by the mass production of these wares in Polish factories. On the other hand, however, while those Oriental elements in taste and dress were generally admitted and adopted, French fashion was introduced to Poland in the 18th century, a fashion which gradually began to supplant the former, at least in matters of dress.

The last chapter inquires into Polish influences on the Near East in the sphere of fine arts. In Turkey we find in the 17th century an eminent Polish renegade Albert Bobowski — Ali Beg, chief dragoman of the Sublime Porte and scholar, who left 3 albums with miniatures on the life of the Court and the streets of Istanbul. In the 18th century Toderini in his *Letteratura turchese* mentions the „celebre Mecti (Mejdi?) Polacco, detto il pittore di Scutari dove abitava“. Since the 17th century onwards there spread in Persia a wide popularity of the famous picture of the Virgin Mary from the Ostrobroma Church in Wilna, which was worshipped by the Shiites.

In this last work the late Author has proved once more to be in perfect control of his material. This is not surprising if we bear in mind that it was just Professor Tadeusz Mańkowski, prompted as he was by the Semi-Oriental atmosphere of his native town Lwów, who started systematic research work on the Oriental elements in the old Polish culture

and contributed a number of original and exhaustive studies on these problems. There is not much to be added to what he had written; a detail here and now, but even Turkish documents illustrating the history of Turkish and Polish trade relations in the 16th century, would provide only numerical data as to some of the goods brought from Turkey to Poland, while their assortment has been well known since long just owing to the late Professor's work. He was the first in Poland to draw attention to the contribution of Oriental elements to the formation of the ancient Polish culture. He studied these influences thoroughly, combining a fine knowledge of the most intricate art problems with the strict research methods of an historian, drawing information from as yet unknown archival sources, and then exposing these problems in an extremely clear and succinct manner.

The results of the late Professor Mańkowski's research work gained a special significance in recent times, when Poland is preparing to celebrate the millennium of her existence as an independent State and in this connection extensive investigations are conducted on her past and culture and, on the other hand, UNESCO is organizing the East-West programme. Both future research work and the necessary further popularization of data concerning the cultural ties between Poland and the East will find the surest foundation in the late Author's work. We may only hope for a new edition of some of his works, long since out of print, such as e.g. his book *Sztuka islamu w Polsce* (Islamic Art in Poland), and also for their publication in other languages.

The present study, left unfinished by the Author at his death, has appeared through the generous contribution of his friend Professor Mieczysław Gębarowicz who, although residing permanently in Lwów, had expressly come to Cracow to complete his work. To Professor Gębarowicz, besides general editorial work, we owe some valuable insertions, adding interesting particulars. He contributed also a longer paragraph (pp. 186 to 188; Fig. 70 a and 70 b) on Anatolian carpets, with a detailed description of a large (284 × 192 cm) Turkish carpet with a coat-of-arms and inscription with the name and title of J. A. Próchnicki, a Roman Catholic Archbishop in Lwów (1614—1633), at present in private property in Sweden, and published recently by C. J. Lamm (*Ein türkischer Wappenteppich in schwedischem Besitz*, „Kunst des Orients“, II, 1955, p. 59—68).

Z. Abrahamowicz

JOURNAL OF THE ANDHRA HISTORICAL RESEARCH SOCIETY, Vol. XXV (1958—60)

The above mentioned journal contains the following articles:
1. *Madanna* by Sri V. Venugopal B. A., 2. *The Appointment of Diwans in Hyderabad State* by Miss Sarojini Regani M. A., 3. *Battle of Devar-*

akonda as described in a Story of the Oriya Mahabharata by Dr Krishna Chandra Panigrahi, 4. *Murshid Quli Khan II in Orissa* by Dr Bhabani Charan Ray M. A. P. H. D., 5. *East India Company and Andhra* (Contd Part III) by Sri Y. Vittal Rao M. A., B. Ed., 6. Do. Part II, Do., 7. *An Unpublished letter of Resident Henry Russell* (1811—20) by Miss Sarojini Regani, 8. *The History of Andhra Country* (1000—1500 A. D.) by Srimati V. Yasodadevi M. A. M. Lit. D. Lit., 9. *British were most exclusive of Early European settlers in India* (From the Standard) by S. P. Adinarayana, 10. *Notes on Vijayanagar* by B. V. Srinivasa Rao M. A., 11. *A Manuscript of Value to the History of Orissa* by Prof. R. Subba Rao, M. A. L. T., M. E. S. (Retd), 12. *Developpement of Languages-Place of Script and Alphabet* by Sri Humayun Kabir, 13. *Need for a New Emphasis in History Writing* (from Sri Nehru's Address before I. H. R. C. Meetong), 14. *Historical Records at National Archives* (by Staff Reporter of Indian Express), 15. *Preserving the Past for Posterity* (Nagarjuna Sagar) by a Staff Reporter, 16. *Man who dug up wonders* (Sir Leonard Wooley) by Observer, 17. *Extracts from the Address of the General President* by Dr Ananta Sadashiv Altekar, M. A. LL. B. D. Litt.; Annual General Body Meeting, Annual Reports Audit Certificate and Report for the year 1958—59.

F. M.

M. R. Arunova, K. Z. Ašrafyan, *Gosudarstvo Nadir-Šaha Afšara. Očerki obščestvennyh otnoženii v Irane 30—40-h godov XVIII veka*, Moskva 1958. S. 283. (The State of Nādir Šāh Afšār. Outlines concerning the social relations in Iran during 30—40 years XVIII century).

In the long series of works on Nādir Šāh Afšār and his age the small book of M. R. Arunova and K. Z. Ašrafyan deserves a particular attention. Using numerous sources (Iranian, Armenian and Russian) unpublished as well as published, the authors try for the first time to show the real, historical silhouette of the great Asiatic conqueror on the base of the social, political and economical relations in Iran in the 30—40 years of XVIII century. Iranian manuscripts are here of special value.

Owing to the Marxist method of historical research a new light has been shed upon the reasons of decline of the Nādir Šāh's empire. The principal chapters of the book are as follows: The agrarian policy and increase of feudal exploitation (pp. 105—146); The national insurrections in the Nādir Šāh's state in 30—40 years of XVIII century (pp. 147—225); The economical disintegration and the downfall of Nādir Šāh's empire (pp. 226—254). The aim of their book the authors

determine in such words: „The authors of the present book don't pretend to be exhaustive in throwing light on the history of Nādir Šāh's state. They endeavour only to elucidate some problems of general nature, especially those of increased feudal extortions, the struggle for the social and national liberation, the caste character of Nādir Šāh's state and the reasons of its decay“ (p. 61).

Superfluous repetitions, patterned characteristics and phraseology are the main faults of this however very useful and interesting book.

F. Machalski